HAL open science

Science de la science : perspectives (1)

Olivier Lazzarotti

To cite this version:

Olivier Lazzarotti. Science de la science : perspectives (1). 2006. hal-00330011

HAL Id: hal-00330011

https://hal.science/hal-00330011v1

Preprint submitted on 13 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SCIENCE DE LA SCIENCE (1) : ANTIRECHERCHES ET EGOSCIENCES.

« *C'est le problème le plus compliqué que l'on puisse penser puisqu'il s'agit de penser avec quoi l'on pense et qui est sans doute déterminé au moins en partie par ce qu'on veut penser :* […]. » (Bourdieu : 1984 : 88)[1]

Spectaculairement portée sur la place publique à la fin des années 1990 par l' « affaire Sokal »[2], l'une des problématiques scientifiques les plus cruciales que l'on peut retenir de la « post-modernité », confronte, pour situer très simplement les enjeux, un rationalisme qui postule que les savoirs sont possibles et un relativisme qui affirme au minimum qu'ils sont limités et au maximum que leur quête est radicalement illusoire (Baudrillard, 2001)[3]. Quoiqu'on en pense, cet ébranlement interroge puissamment les sciences sociales et humaines contemporaines et, en définitive, les stimule.
Implicitement, le travail du chercheur s'en trouve également brouillé, confondu, pour ainsi dire, entre telle part du travail scientifique, qui est la production des savoirs, et telle autre, à composante radicalement sociale et politique donc circonstanciée et conventionnelle, qui relève de leur diffusion, voire de leur promotion. Mais c'est aussi, et de manière tout à fait élargie, la figure même des chercheurs, en particulier en relation avec les hommes et les femmes qu'ils sont, qui est centralement convoquée au nœud de cette problématique, parce qu'il semble bien possible qu'ils en détiennent, pour part, l'un des dénouements, s'il en est : comment articuler vérité et contingence ? C'est tout le sens de cet exposé que d'en soulever la question.
Deux tendances scientifiques lourdes s'y retrouvent encore. Une première tient dans la reconnaissance de l'acteur. Sans nécessairement annoncer son « retour » (Touraine, 1984)[4], on peut, tout à la fois, reconnaître et préciser le rôle des chercheurs dans un jeu de relations nombreuses et croisées avec le monde : question de méthodologie, donc, au moins autant que d'individu… Une seconde, complémentaire, tient à cette possibilité du « je » émise sous des modalités pratiquement infinies, désormais portée par les « *gender studies* » autant que par les « *cultural studies* » qui anéantit la posture objectiviste du « mandarin merveilleux » ceint de sa « tour d'ivoire » que P. Bourdieu résume ainsi (1984 : 79) : « […] *le propre des intellectuels est d'avoir des intérêt désintéressés, d'avoir intérêt au désintéressement*. »
Clairement donc, à partir de ce problème précis, c'est toute la question de la crédibilité des scientifiques qui se pose *a fortiori* dans une postmodernité qui, à tort ou à raison, aura mis à mal les grands édifices théoriques qui structuraient, finalement, les propos des uns et des autres et les inscrivaient dans une lignée. Et c'est, à travers elle encore, celle de toute la scientificité des sciences humaines et sociales contemporaines qui s'y joue.

Or, parmi toutes les raisons participant à dévoiler les conditions historiques, sociales, économiques, politiques, etc. des productions du savoir scientifique, il en est une qui reste à dégager ouvertement. Elle tient, en propre, au chercheur lui-même à travers les options et les engagements de ses choix. Elle mériterait d'être envisagée dans toutes ses dimensions scientifiques, humaines et sociales, pour le faire apparaître comme ce qu'il est : une évidence, invisible au point d'être parfois aveuglante, et, finalement, en tant que regard qui parle, non-dit le plus écrit de toute production scientifique. Un tel propos invite, directement, à la réflexion pour remonter jusqu'à son processus, quand le chercheur est, lui-même, outil

---

[1] BOURDIEU P. (1984). - *Questions de sociologie*. Paris, Éd. de Minuit.
[2] SOKAL, A. et BRICMONT, J. (1997). – *Impostures intellectuelles*. Paris, O. Jacob.
[3] BAUDRILLARD J. (2001). - *La pensée radicale*. Essai 10/Vingt, Sens&tonka.
[4] TOURAINE A, (1984), *Le retour de l'acteur*. Paris, Coll. Essai de sociologie, Fayard.

fondamental de cette production. Comment connaître cet outil et, si possible, le neutraliser, du moins à l'égard des autres, à l'occasion regards qui lisent, du mieux qu'il est possible ? Et comment, désormais, engager ce nouveau saut épistémologique de la modernité contemporaine, vers un « *nouvel âge de la conscience scientifique* », pour élargir les mots de Pierre Nora (1987) [5] ?

I. EGOSCIENCES : RETOURNEMENTS SCIENTIFIQUES

Malgré les apparences, l'idée n'est pas de fonder les règles d'un genre autobiographique, serait-il habilement labellisé scientifiquement. Les défauts de la mémoire humaine, ses éventuelles triturations ou, simplement, les illusions de la construction *a posteriori* d'une vie éliminent, d'emblée, cette piste comme telle. En revanche, l'idée que la science elle-même peut donner les moyens, les outils voire les concepts de mieux saisir les éléments d'un parcours propre, mériterait d'être expérimentée.

A. Autoportraits.

Retourner les méthodes, les outils et les concepts scientifiques forgés, le plus habituellement et le plus usuellement pour rendre compte des autres, est l'intérêt et la difficulté, si ce n'est la nouveauté, d'une telle perspective. Plus encore, cela pourrait bien devenir un impératif scientifique, celui-là même qui attesterait de la scientificité d'un chercheur, ce que souligne manifestement le point de vue de J.-F. Lyotard (1995, p. 79)[6] : « *Il existe une condition fondamentale pour que la compréhension d'autrui soit possible : c'est que je ne sois pas moi-même une pure transparence.* »

Une telle sortie de caverne s'inscrit, d'emblée, dans une assez forte contradiction historique et traditionnelle. D'un côté, on imagine facilement les réserves de réticences et les lots de résistances, voire d'interdits, celui du moi « haïssable » de Pascal par exemple, parfois mêlés du tabou, celui de l'analyse de l'analyste, en l'occurrence celle de son désir, de J. Lacan[7], et toutes les conséquences que de telles contrevenues peuvent entraîner. Mais, de l'autre, la tentation de le faire peut être forte, attisée par d'éclatants précédents : Éssais, Confessions, Mémoires, voire Antimémoires, et autres Autoportraits… « *car c'est moi que je peins* », prévient Montaigne, dans son avertissement « au lecteur » ; « *Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois* » lui rétorque, curieusement, Pascal en guise de 64e Pensée, soulignant la portée de dimension humaine, dépassant de beaucoup le cas particulier de l'homme, qu'un tel propos peut trouver et l'attachant, de fait, à la modernité scientifique de ce temps, et des autres.
Ainsi, c'est bien dans les récits et présentations de soi, narration chronologique ou non, que ce programme de recherche trouve l'une de ses sources en même temps que ses premiers avertissements, annoncés par cette formule tranchante d'A. Malraux (1967, t. 1 : 10) : « […] *que m'importe ce qui n'importe qu'à moi.* » Ainsi sont promptement assurées les bases d'une « théorie du singulier » (Lévy, 1999)[8], reconnaissant, symétriquement, à chaque être la possibilité, et donc en partie le ou les choix, d'être unique et sa part d'universel, c'est-à-dire son attachement à l'ensemble de l'humanité. De ce point de vue, il n'y a de singulier qu'en référence à un universel qui lui donne son sens, et réciproquement du reste. Et n'est-ce pas ce partage même que la science nous invite, voire nous permet, de distinguer ?

---

[5] NORA, P. (dir.)(1987). – *Essais d'égo-histoire*. Paris, Bibliothèque des histoires, NRF, Gallimard.
[6] LYOTARD J.F. (1995). - *La phénoménologie*. Paris, P.U.F., coll. Que sais-je ?, n° 625, 12eme éd.
[7] LACAN J, (1990). - *Les quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, coll. Points Essais, 1973
[8] LEVY J. (1999). – *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*. Paris, Coll. Mappemonde, Belin, 400 p.

Cela même, au-delà de l'intérêt propre de ceux qui s'y risquent, donne son intérêt aux lectures de recueils autobiographiques. Voici donc les mémoires de S. Freud[9] se limitant scrupuleusement à la présentation de son rôle de « père » de la psychanalyse et taisant pratiquement tout autre référence à sa propre vie. Une autre approche est celle de H.G. Gadamer[10]. Il présente les grands épisodes du XXe siècle en même temps que ses grandes rencontres pour montrer comment, à travers les yeux de son propre esprit, ils sont autant de gestes de son apprentissage, une formation continue à vraie dire, philosophique. Le choix, formel du moins, de N. Elias[11] est autre, fondé sur la forme dialoguée. Mais on y retrouve les mêmes événements…

B. Des vies pour la science

Une autre source d'inspiration de cette ambition tient dans l'utilisation scientifique des récits de vie, dans toutes leurs dimensions. Elle insiste sur la singularité de chaque itinéraire pour proposer, finalement, à chacun de réfléchir, tout à la fois sur leurs raisons et leurs portées. La production des historiens en offre de très nombreux exemples. Plutarque est l'un des fondateurs d'un genre presque inépuisable. Très récemment, il fut encore élargi à des personnages moins connus, voire anonymes, choisis pour cette raison même qu'ils le sont, comme Louis-François Pinagot ressuscité par A. Corbin (1998)[12]. Le portrait est donc un genre courant, même s'il est décliné de multiples manières et par tous les langages, cinéma compris. Dans ce dernier cas, le rôle peut se confondre avec l'acteur, quand P. Bourdieu[13], en pleine action, ou J. Derrida[14] sont passés au crible d'une caméra.

Autrement, le récit de vie peut aussi être exploité comme méthode scientifique fondée sur la reconnaissance de « *la supériorité du récit sur tout autre matériau pouvant donner lieu à l'analyse sociologique* […]. » Tel est l'apport, entre les deux guerres mondiales, de l'École de sociologie pragmatique de Chicago, prenant pour exemple le cas d'un paysan polonais ayant migré aux Etats-Unis et le décortiquant (Thomas et Znaniecki, 1998 : 47)[15].

C. Réflexivités

Dans un registre apparemment éloigné des précédents, les analyses réflexives alimentent et orientent la démarche proposée. Elles portent, en particulier, sur l'étude des sciences, à la fois comme savoirs et comme mode de production des savoirs. Elles accompagnent ainsi le développement de l'épistémologie depuis son invention, comme l'illustrent, parmi tant d'autres, les travaux de G. Bachelard.

L'histoire et la philosophie des sciences y contribuent, encore que celles-ci portent souvent sur les sciences de la nature. Les travaux sociologiques, quant à eux, abordent les problématiques sous différents aspects qui peuvent se qualifier sous diverses catégories : sociologie de la science, des connaissances scientifiques, etc. Les travaux de R.K. Merton[16], Th. S. Kuhn[17], B. Latour[18], pour ne citer que quelques cas peut-être parmi les plus connus

---

[9] FREUD, S. (1984). – *Sigmund Freud présenté par lui-même*. Paris, NRF, Gallimard.

[10] GADAMER, H.-G. (1992). – *Années d'apprentissage philosophique*. Paris, Criterion, 1977.

[11] ELIAS, N. (1991). – *Norbert Elias par lui-même*. Paris, Fayard, coll. Agora.

[12] CORBIN A, (1998). - *Le monde retrouvé de Louis-François Pinagot, sur les traces d'un inconnu, 1798-1876*. Paris, Flammarion.

[13] Voir le film de Pierre CARLES (2001). – *La sociologie est un sport de combat-Pierre Bourdieu*, 2 heures 26.

[14] Voir le film américain (sic) de Dick Kirby et Kofman Amy Ziering, (sortie en France 2003). – *Derrida*, 1 heure 25.

[15] THOMAS W-I, et ZNANIECKI F, (1998). - *Le paysan polonais en Europe et en Amérique, récit de vie d'un migrant*. Paris, Nathan, coll. Essais & Recherches.

[16] MERTON, R.K. (1938). – *Science, technology and society in XVIIth century England*. New York, Howard Fertig, 1970.

[17] KUHN, Th. S. (1983). – *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion.

aujourd'hui, portent le regard d'une critique plus ou moins radicale sur les productions scientifiques et leurs conditions, voire leurs conventions. Les travaux de P. Bourdieu[19], en particulier sur les scientifiques eux-mêmes et leurs conditions de vie professionnelle, achèvent provisoirement le panorama. Ils trouvent aussi leur écho dans des analyses incisives et à la limite du pamphlet, celles de M. Freitag (1998)[20] par exemple. Finalement, le tout éclaire cette prise de position de D. Massey (1998 : 83)[21] : « *I do think there is a serious difference between being an intellectual and being an academic*. »
Plus rares, peut-être, sont les travaux réflexifs, ceux de scientifiques décrivant leur propre science. On notera, pourtant, les efforts réitérés des géographes aboutissant à la production d'annuaires (1992)[22], mais aussi de recueils d'analyses portant aussi bien sur les géographes eux-mêmes (1993)[23] que, par « autoscopie », sur l'état de leur production donc de leur discipline (1997)[24].

Modèle théorique de la recherche singulière, intérêt des éléments biographiques du chercheur et pratique de la réflexivité fondent, aujourd'hui, les références convergentes de cet appel à ce pan de l'épistémologie que doivent constituer les *egosciences*. On peut, en première analyse, les définir comme une démarche, un processus, une dynamique, beaucoup plus sûrement que par un contenu. Ce sont celles et ceux qui procèdent d'approches réflexives et scientifiques des chercheurs sur eux-mêmes, dans la diversité des chercheurs, celles de leurs choix personnels et scientifiques, celles aussi de leurs sciences et de leurs « *équipements scientifiques* » (Bourdieu, 1984 : 85). Faire son histoire quand on est historien, sa géographie quand on est géographe, sa sociologie quand on est sociologue, etc., n'est-ce pas, pleinement et légitimement, faire acte scientifique, egoscientifique exactement ? Mais existe-t-il autant d'egosciences que de chercheurs ou, au-delà des différences des uns, des unes et des autres, pourrait-on trouver un trait commun qui fait qu'un homme ou une femme devient chercheur scientifique ?
Ainsi compris, on pourrait nourrir l'espoir que ce chantier suscite des réponses issues des horizons scientifiques les plus larges et les plus divers, parce qu'il semble que toutes ces interrogations participent, bel et bien, à animer les débats scientifiques de l'ensemble des sciences humaines et sociales et à en nourrir le fonds commun.

II. L' ARCHIPEL DES EGOSCIENCES

Les premières publications que l'on pourrait qualifier, déjà rétrospectivement, d'egoscientifiques datent du début des années 1980. Parmi elles, se signale la contribution de T. Hägerstrand, *à la quête de l'origine des concepts,* initialement publiée dans l'ouvrage d'A. Buttimer en 1983[25]. Cela dit, les productions aujourd'hui accessibles sont fondatrices, certes, tout en demeurant encore relativement éparpillées dans un océan de non-dits, parce que

---

[18] LATOUR, B. et WOOGLAR, S. (1996). – *La vie du laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris, La Découverte.
[19] BOURDIEU, P. (1984). – *Homo academicus*. Paris, coll. "le sens commun", Les éditions de Minuit.
[20] FREITAG, M. (1998). - *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*. Québec, Nota Bene.
[21] FREITAG, T. et HOYLER, M. (1999). – " I feel as if I've been able to reinvent myself" – a biographical interview with Doreen Massey ». In MASSEY, D. (1999). – *Power-geometries and the politics of space-time*. Hettner-Lecture 1998, Department of geography, University of Heidelberg, p. 83-90.
[22] BRUSTON, M. (1992). – *L'Annuaire de la recherche géographique francophone*. CNRS, 1992, 862 p.
[23] DORY, D., DOUZANT-ROZENFELD, D. et KNAFOU, R. (dir.)(1993). – *Matériaux pour une sociologie de la géographie*. Paris, Coll. GéoTextes, L'Harmattan, 188 p.
[24] KNAFOU, R. (dir.). – *L'État de la géographie. Autoscopie d'une science*. Paris, Coll. Mappemonde, Belin, 438 p.
[25] BUTTIMER, A. (1983). – *The pratice of geography*. London, Longman

dépendantes d'initiatives personnelles ou collectives mais toujours relativement ponctuelles. Quant au tableau qui suit, il s'organise selon une première approche typologique, celle proposée par P. Moss (2000)[26] à partir d'essais géographiques. Elle ne manque aucunement d'intérêt ni de pertinence. Pour autant, c'est sans reprendre l'expression d' « autobiographie » qu'elle sera ici présentée, c'est-à-dire aussi sans perdre de vue l'idée d'en réviser, à terme et si nécessaire, l'ordonnancement.

A. Egosciences d'inspiration historique

Raconter un itinéraire académique et universitaire, décrire les grandes options épistémologiques qui l'accompagnent et présenter les rencontres qui ont influencé ou rendu possible tel ou tel sujet ou engagement, est à la base des « Mémoires » de géographes rassemblés par P. Gould et A. Bailly (2000)[27]. Dans ce cas, ce sont les « héros » de l' « aventure commune » » des années 1970 qu'est la révolution quantitative en géographie qui se racontent et, pour partie, la racontent.
Tentative plus esseulée, le travail de P. Claval (1996)[28] se présente approximativement sous les mêmes jours, à la fois très narratif et proche, *stricto sensu*, de l'autobiographie historique.

B. Egosciences d'inspiration méthodologique

Poser, à partir de sa propre expérience scientifique, un ou plusieurs problèmes méthodologiques et faire, ainsi, de son cas, une application pratique parmi d'autres, si ce n'est comme les autres, est une autre option.
Elle est, en partie du moins, celle retenue et développée par J. Lévy (1995)[29]. Tout au long d'une démarche scientifiquement orientée, il examine la possibilité et les conditions mêmes d'une biographie cognitive pour explorer par leurs confins (1995 : 14) : « *les relations d'interactions fondatrices entre* […] *le cognitif et l'affectif.* ».

De manière assez catégorique, on peut rattacher à ce type l'ultime ouvrage de P. Gould (1999)[30]. Certes, il ne se présente pas intégralement comme un texte original, c'est-à-dire expressément composé à cette fin. C'est qu'il rassemble un ensemble de publications significatives, dans une tradition qui n'est pas sans rappeler les exemples de P. George (1990)[31], compilant lui-même les textes jugés, sur le moment, comme significatifs, ou de G. Sautter (1993)[32], sous forme d'hommage posthume rendu par d'autres cette fois, parmi tant d'autres exemples de ce type. La démarche de P. Gould vise à mettre en perspective ses différents travaux dont la lecture permet de mieux comprendre, entre autres, l'invention d'une notion géographique aujourd'hui importante, celle de « cartes mentales ».
Plus « accrocheuse », si l'on peut dire, l'annonce-titre retient bien évidemment toute l'attention : « *Becoming a geographer* ». Il y a un géographe en la plupart d'entre nous, mais le problème est que tout le monde ne devient pas géographe… Son premier chapitre pose l'analyse de sa propre vie. Elle y est présentée selon les méthodes, les critères et les notions de la géographie, abordant à l'occasion et cartes à l'appui des dynamiques

---

[26] MOSS, P. (dir.) (2000). – *Placing autobiography in geography*. Syracuse University Press.
[27] BAILLY, A. et GOULD, P. (coord.) (2000). – *Mémoires de Géographes*. Paris, Anthropos.
[28] CLAVAL, Paul (1996). – *La géographie comme genre de vie. Un itinéraire intellectuel*. Paris, l'Harmattan, coll. Géographies en liberté.
[29] LEVY J. (1995). – *Egogeographies. Matériaux pour une biographie cognitive*. Paris, l'Harmattan, coll. GéoTextes.
[30] GOULD, P. (1999). - *Becoming a geographer*. Syracuse University Press.
[31] GEORGE, Pierre (1990). – *Le métier de géographe*. Paris, A. Colin.
[32] BLANC-PAMARD, Ch. (1993). – *Gilles Sautter, parcours d'un géographe, des paysages aux ethnies, de la brousse à la ville, de l'Afrique au monde*. Ed. Arguments, 2 tomes.

transgénérationnelles… La graduation de la construction conduit à une exploration immanquablement egoscientifique, soit egogéographique en l'occurrence, interrogeant consciencieusement et graduellement dans l'ordre de la pensée et des concepts, l'outil même qui les produit : lui-même. Et cela qui résonne fortement avec le « *se penser pensant* » de M. Lussault[33]. Dès lors, la limite avec la catégorie qui suit est désormais devenue bien tenue…

C. Egosciences d'inspiration analytique

On peut considérer, dans ce cas, que le scientifique fait de sa propre expérience un cas d'étude particulier de sa propre science, confrontant, à l'occasion l'homme ou la femme au chercheur ou à la chercheuse. Que la science apprend-elle au chercheur qu'il ne sache pas déjà de lui ? Que le chercheur apporte-il à la science dont elle ne dispose pas (encore) ?

Chronologiquement, -faut-il s'en étonner ?- le premier essai de ce type revient à la science historique, par l'entremise de P. Nora (1987). En donnant la page à quelques « vedettes » de l'histoire, il invite (1987 : 5) : « […] : *des historiens cherchent à se faire historiens d'eux-mêmes* ». De fait, il ne s'agit pas seulement de se présenter, dans son rapport à la science, mais bien à (1987 : 7) : « […] *essayer d'appliquer à soi-même, chacun dans son style et avec les méthodes qui lui sont chères, le regard froid, englobant, explicatif qu'on a si souvent porté sur d'autres.* ». Modèle ou exemple ? Les sciences historiques ont, de toutes façons, ouvert la brèche d'aujourd'hui.

De leur côté, les textes ouvertement autobiographiques déjà évoqués et réunis par une P. Moss (2000) inspirée par les *gender* et *cultural studies*, les méthodes qualitatives et les perspectives critiques, constituent une autre référence en la matière. Sa présentation, déjà conceptualisée comme on l'a vu, et aussi riche d'une abondante bibliographie fait un point précis sur la question, son origine et ses développements épistémologiques et critiques. En outre, ce sont de plus jeunes scientifiques qui sont appelés à s'exprimer, soulignant au passage que ces pratiques ne sauraient se confondre avec le bilan, fût-il estimé, d'une vie. Si l'on n'échappe pas toujours au parcours académique, la liaison entre l'expérience globale du monde de ses êtres et leurs travaux scientifiques est souvent abordée, en particulier dans une perspective de réflexivité critique, explicitement ou non. Ainsi, on ressent que l'expérience géographique du monde, le travail scientifique et la construction identitaire du « je » constituent aussi le fil conducteur de certaines existences. C'est ce dont témoigne L. Knopp (2001, p. 86)[34] : « *So it became clear to me that an opportunity might exist to pursue my conjoined personal and academic interests in the context of the strong emerging concern with questions of social reproduction, gender, and culture among critical urban geographers*. ». Cette approche a grandement influencé le travail présenté comme « géoanalytique » entrepris à l'occasion de ma propre habitation à diriger des recherches[35]. De fait, expérience scientifique et expérience humaine se rejoignent bel et bien dans ce type de démarche et, parfois même, convergent.

Cela dit et à ce jour, l'expérience la plus systématique, sans doute la plus scientifiquement cohérente si ce n'est la plus aboutie, est celle que livre P. Bourdieu, se faisant sociologue de lui-même. Et l'on suit alors une part des avancées et hypothèses du chercheur. Amplement, il les déploie à propos de son propre cas. Nul doute, c'est bien de science dont il parle, à l'occasion des deux opuscules qui se présentent, en l'occurrence, comme l'un des

---

[33] LUSSAULT, M. (1987). – Se penser pensant. *EspacesTemps*, 64-65.
[34] KNOPP L. (2001). – *A queer journey to queer geography*. In MOSS P. (ed.)(2001), p. 78-98
[35] LAZZAROTTI, O. (2001). - *À propos de tourisme et patrimoine, les Raisons de l'Habiter »*. Diplôme d'Habilitation à Diriger des Recherches, avec les conseils de Rémy Knafou, Université de Paris VII, novembre 2001.

couronnements d'une vie scientifique : ce travail est, à la fois, « de » P. Bourdieu et « sur » P. Bourdieu, sans pour autant verser dans l'autoglorification sénile. Si le premier texte (2001)[36] est conçu comme tour d'horizon des thèmes de la réflexivité, le second adopte plus spécifiquement le point de vue de l'auto-analyse, du reste déjà abordée à la fin du premier essai (2004)[37]. Globalement, les deux approches sont donc bien imbriquées autour de la question de « *l'objectivation scientifique du sujet de l'objectivation* » pour fonder avec force et nécessité la définition même de la réflexivité, comme « *science de la science* ». La part de l'expérience vécue du sujet connaissant n'est pas, dans cette logique, tant le propos que (2001 : 182) « […] *les conditions sociales de possibilité, donc les effets et les limites, de cette expérience et, entre autres, de l'acte d'objectivation.* » Cela passe par un travail à trois niveaux qui implique l'espace social global du chercheur, qu'il faudrait comprendre aussi comme son espace familial et relationnel, avec tout ce qu'il comporte comme mode d'organisation et de fonctionnement, ou encore l'espace du « collège invisible » des liens professionnels. En second lieu, il faut considérer sa position d'origine et sa trajectoire et, en troisième, ses « convictions » de tous types, idéologiques, religieuses, etc. pour reprendre ici l'expression d'A. Chalmers (1991)[38]. Dans quel mythe, s'il y en a encore un, le chercheur inscrit-il le développement de son propre parcours ?

Au fond, cette auto-analyse, scientifiquement démonstrative même si cela n'est pas dit (il s'agit aussi de confirmer la validation des grands concepts de l'œuvre de Bourdieu par Bourdieu…), est mise au service d'une conception générale des sciences sociales et des « individus » rapportés à elle. On le comprend bien, il n'est pas question de théorie du singulier, mais d'affirmer l'importance et l'enjeu de la réflexivité comme « *condition de la connaissance vraie* », pour reprendre une autre expression du même auteur (1984 : 72).

À ce jour donc, le corpus des textes egoscientifiques demeure à l'état d'expériences un peu dispersées, même si la réforme de la thèse d'État française a ouvert la voie officielle d'une telle démarche. Elle se solde encore par une multitude de travaux restés, pour la plupart, à l'état de littérature grise, et cela ne nous semble pas insignifiant. Faut-il le regretter ? Ni balisée –et comment pourrait-elle l'être ?-, ni vraiment conventionnée et reconnue, cette épreuve de soi par la science qu'accompagne cette épreuve de la science par soi implique un engagement peut-être inhabituel de la part des chercheurs, une audace, peut-être même du courage, au-delà d'une réserve « pudique » qui n'est pas pour rien dans l'obstacle à franchir. Car de telles pratiques relèvent franchement de l'expérience, voire de l'exploration. Mais c'est, aussi, de ce champ des antirecherches, tout ce qui fait la saveur.

III. PERSPECTIVES D'ANTIRECHERCHES

Il faudra bien finir par le reconnaître. Il n'y a pas de recherches sans antirecherches, autrement dit sans examen concomitant et associé, réciproque et réflexif, de ce que le chercheur recherche et du comment il le fait, -si ce n'est du pourquoi !-, deux questions qui peuvent éclairer, pour leur part, le choix du sujet, ses orientations et ses conclusions. Être chercheur n'est pas seulement chercher, mais bien **re**chercher, c'est-à-dire opérer aussi, quelque soit le sujet en cause, ce retournement exploratoire qui, dans la mesure du possible, éclaire la recherche du jour du chercheur tout autant que le chercheur sous celui de ses recherches. C'est cette exploration que signifie donc l'expression *d'antirecherches*, construite sur l'idée malrucienne des « Antimémoires », et à laquelle elle invite. Car recherches et

[36] BOURDIEU, P. (2001). – *Science de la science et réflexivité*. Paris, Raisons d'agir.
[37] BOURDIEU, P. (2004). – *Esquisse pour une auto-analyse*. Paris, Raisons d'agir.
[38] CHALMERS, A. (1991). – *La fabrication de la science*. Paris, coll. Sciences et Société, Éd. La Découverte.

antirecherches forment bien un tout, –une cohérence ?-, noué, implicitement ou inconsciemment, mais de moins en moins peut-être, par le chercheur.

Éparpillés au gré des options des auteurs et de leurs dissertations, quelques thèmes structurants pourraient orienter les réflexions à venir. Ils ne sont pas originaux en eux-mêmes, loin de là, mais méritent, peut-être, d'être « revisités » en fonction d'un programme d'antirecherches et des problématiques egoscientifiques qui en découlent.

A. Analyse et critique de la relation de l'homme ou la femme au chercheur ou à la chercheuse.

La relation entre expérience du monde et travail scientifique constitue ce que l'on pourrait qualifier de « *transfert scientifique* » (Moss (ed.), 2000). L'un des exemples les plus illustratifs est celui d'A. Schütz (2003)[39], faisant de son propre exil l'argument même de son analyse du déplacement.
En quoi l'expérience globale du monde des uns et des autres, qui peut être celle d'événements historiques ou anecdotiques, ce qui ne veut pas dire insignifiants, en quoi ses centres d'intérêts autant que ses grandes options philosophiques, politiques, esthétiques, idéologiques, etc., en quoi tout ce qui peut se constituer en *a priori,* si ce n'est en inconscient, etc., en quoi tout cela implique-t-il ses choix, ses activités et ses productions de recherche ? En quoi conditionnent-ils ses rapports à la science, comme discipline intellectuelle mais aussi et peut-être comme champ d'expérience ?
Et en quoi, réflexivement, la pratique d'une science et l'acquisition de ses savoirs modifient-ils, ou non, la manière d'être au monde des scientifiques ?

B. Analyse et critique de la relation du chercheur ou de la chercheuse aux corps sociaux de la recherche, et aux autres.

Comment chaque chercheur s'inscrit-il dans la collectivité des chercheurs et chercheuses qu'il côtoie professionnellement ? Quels types de relations établit-il avec l'institution et ses fonctionnements, ses sociabilités, ses tabous et autres conventions sociales, dominants ? Comment chacun se place-t-il par rapport aux normes et à l'autorité, dans une des contradictions qui fait que la science, en tant qu'activité de la pensée, se nourrit d'essais et de nouveautés mais que, en tant qu'institution, elle se délecte d'erreurs pour se répandre en conservatisme ? Car il y a probablement un rapport entre le contenu de la pensée et la place institutionnelle : lequel ? Comment une telle question, par exemple, se règle au moment des jurys de thèse, où la démarche la plus personnelle s'expose aux critiques parfois les plus conventionnelles et convenues ? Et comment chaque chercheur, reconnu par son appartenance institutionnelle aux corps bien hiérarchisé des chercheurs, établit-il, ou non, des relations avec les autres institutions, celles du pouvoir politique ou de l'argent ?

C. Analyse et critique du chercheur ou de la chercheuse comme outil de production de savoirs.

Comment l'homme ou la femme participent-ils, ou participent-elles, consciemment ou non, volontairement ou non, à la production des savoirs scientifiques qu'il, ou qu'elle, établit ? On peut y voir une autre manière de soulever la question qu'un C.G. Jung (1994)[40] a le mérite d'aborder frontalement : entre la méthode et l'homme, d'où vient la justesse ? La

---

[39] SCHÜTZ A, (2003). - *L'étranger*. Paris, Allia, 1966.
[40] JUNG, C. G. (1994). – Commentaire sur le mystère de la fleur d'or. Paris, coll. spiritualités vivantes, A. Michel.

problématique de la relation entre les faits établis et leur théorie et l'instrument même de l'observation est, ainsi, clairement formulée dans le champ des sciences sociales et humaines.

De fait, comment passe-t-on du goût, de la sensibilité, de l'intuition ou, peut-être même, de l'inconscient de chacun et chacune, au concept verbalisable et communicable mis en forme selon les normes scientifiques ? Peu à peu, c'est aussi la question de l'écriture elle-même qui est posée, non pas en tant que simple rédaction, mais en tant que processus, outils et moyen de la recherche elle-même autant que de sa diffusion. Implicitement, c'est, pour l'auteur comme pour le lecteur, la question du style, entre poétique et scientifique, mais aussi entre unique et reconnaissable, donc lisible, qui est posée. Y a-t-il un style scientifique et, si oui, quelle relation chaque chercheur ou chercheuse entretient-il ou entretient-elle avec lui ? Et quelle place le « moi » peut-il y tenir, telle que L. Bureau (1991)[41] par exemple a pu, ouvertement, l'afficher : « La Terre et Moi » ? Ou bien comment le camoufler, derrière des périphrases ou autres « nous collectif » qui ne sont que des artifices un peu grossiers mais encore capables de donner l'impression de la distance, si ce n'est celle de l'objectivité ?

Et, d'une manière générale, quelle relation chacun et chacune entretient avec l'écriture elle-même, comprise, à la limite, en tant qu'activité propre ? Le « double » langage des sciences humaines et sociales qui utilisent, dans la grande majorité des cas, le langage courant comme langage commun, impose spécifiquement une telle exploration. Il faut peut-être encore y voir une autre manière de poser la question plus générale de la relation à la création, intellectuelle, certes, mais aussi scientifique, par les scientifiques eux-mêmes.

Car comment, finalement, intégrer ce constat, désormais incontournable, que le chercheur ou la chercheuse fait bel et bien partie des savoirs voire des théories qu'il ou qu'elle énonce, comment le saisir, voire le neutraliser, si possible, et jusqu'où ? Cela confirme, encore et toujours, que chercher c'est rechercher autrement dit encore se chercher aussi, mais pas seulement, à travers l'effet que les autres peuvent produire sur soi et, en l'occurrence, analyser avec la distance, les outils, les méthodes et les concepts de la science qui est la sienne, sans pour autant être vérité achevée.

C'est donc aussi tout le travail des antirecherches, spécifiquement orientées vers l'egoscience, que de mettre à l'épreuve, encore et toujours, mais sous cet angle spécifique, les méthodes, les outils et les concepts de sa propre science.

PÉTITION POUR UNE SCIENCE MODERNE

La science de la science s'appuie donc sur l'idée même de la réflexivité comme l'un des critères majeurs de la crédibilité scientifique, donc de la scientificité, contemporaines.

Elle vise à rassembler les expériences et à les encourager afin que les questions que tout le monde se pose tout bas soient dites, et même écrites, très haut : il n'est pas aisé d'être chercheur. Il ne s'agit pas seulement d'impliquer les illustres aînés, dont certains sont si importants que leur propre parcours est devenu, lui-même, une parcelle de l'histoire scientifique, mais d'installer antirecherches et egosciences pour ce qu'elles sont déjà, de fait : une pratique courante de tous. Contre-champ tantôt sourd, tantôt dit, de tout travail à prétention scientifique, tout chercheur les connaît, quitte à ne pas le savoir, comme l'un de ses passages implicites. Alors, pourquoi ne pas le dire ? Il y a du profit pour le chercheur, des perspectives critiques et une expérience humaine à découvrir pour les lecteurs et un exemple à

[41] BUREAU, L. (1991). – La Terre et Moi. Québec, ed. Boréal

réfléchir pour les suivants de la recherche… Et voilà, qu'à l'occasion, émerge la meilleure définition de ce que peut être non seulement un engagement, mais une véritable « discipline » scientifique.

Il ne s'agit donc pas d'exposer une nouvelle pièce, plus ou moins anecdotique ou fantaisiste, aux poussières des cabinets de curiosités des scientifiques spécialistes de la naphtaline. De fait, il convient résolument de s'engager, en tant que tel, avec toute la rigueur et le sérieux qui sont ceux des exigences que la société attend de ses scientifiques, et dont elle a besoin, vers ce nouveau saut épistémologique des sciences humaines et sociales, pour passer à un nouvel âge scientifique, donc, en intégrant que le chercheur fait clairement partie du champ de ses propres théories et que, de fait, il en est, parmi d'autres, une des conditions. Et voilà ce qui, de ce point de vue, est une des évaluations, si ce n'est un des facteurs même de différenciation entre le relativisme et la relativité.

Expérience humaine et scientifique de mise à distance de l'une à l'autre, de l'une par l'autre et réciproquement, l'egoscience singulière se distingue de l'autobiographie, parfois intellectuellement ou poétiquement réussie, mais scientifiquement toujours une peu suspecte. Elle ne relève pas, non plus, de la douteuse autoanalyse : une telle démarche vise à saisir et à mesurer la distance entre ces deux expériences pour, si possible, la conceptualiser, voire la théoriser. De fait, ce projet participe à établir, *stricto sensu*, la part des choses, soit à séparer ce qui doit l'être pour l'articuler. Et voilà ce qui constitue l'un des projets, voire l'une des définitions de la modernité, en l'occurrence scientifique, non pas appréhendée comme telle ou telle ère historique mais, et pour reprendre les mots de M. Foucault (2004 : 72)[42], comme : « *mode de relation à l'égard de l'actualité* ». On y comprend également les remarques de H.-G. Gadamer qui suggère que la caractéristique de l'évolution de la pensée européenne est dans la séparation des genres, entre (2003 : 25)[43] : « *science, art, religion et philosophie* ». Le désir, fut-il celui du scientifique, n'est pas le savoir, même si les deux existent et ont des liens. Du coup, il n'est pas étonnant de retrouver, au cœur même de cette problématique à laquelle le courant interprétatif est particulièrement sensible, les problématiques parmi les plus fondamentales des sciences humaines et sociales contemporaines. C'est celle de la relation de chacun à tous ; de l'objectif au subjectif ; et celle de ce qui, d'une manière générale, se présence comme le champ du non-cognitif, mais qui tendrait à ne pas le rester, du scientifique.

Car, fussent-elles théorisables, antirecherches, comme méthodes et pratiques, et égosciences, comme champs scientifiques, n'en demeurent pas moins, et sans doute pour des raisons structurelles, limitées, tout comme l'est l'expérience humaine, par définition inachevée, même arrivée à son terme. Les limites sont celles, personnelles, des chercheurs. Elles touchent à la capacité, la possibilité voire l'envie d'analyse. Elles sont théoriques : comment être acteur et spectateur de soi-même ? Elles sont scientifiques, dans l'efficacité analytique et la portée heuristique des outils scientifiques. Et voilà !

Disons, finalement, qu'une telle expédition vaut comme mise en mouvement de la science par la mise en mouvement des scientifiques. En proposant ce qui se dessine comme figure contemporaine un peu idéale du « chercheur honnête », ni cabot au point de feindre de croire qu'il sait et que cela n'est rien aux yeux des autres, ni cynique au point de feindre de l'ignorer, c'est aussi celle de l'homme ou de la femme conscient(e) de lui-même, c'est-à-dire

---

[42] FOUCAULT, M. (2004). – *Qu'est-ce que les Lumières ?* La philothèque, commentaires de Olivier Deckens, Bréal.

[43] GADAMER, H.-G. (2003). - *L'héritage de l'Europe*. Paris, coll. rivages poches, Petite bibliothèque.

aussi conscient de ses limites, conscient de son inconscient : en un mot, responsable. Cela vaut comme travail « pour soi », mais aussi comme souci de l'autre, par la transmission des savoirs autant que de l'expérience. Ce visage du chercheur autonome, ce qui ne veut pas dire « *seul maître de son destin* », travaillant à construire une science moderne, en particulier par la science des scientifiques qui la font, est aussi, et de fait, celui du scientifique qui change le monde, -mais comment ?-, plutôt que de l'enfermer dans le dogmatisme clérical des savoirs passés et dépassés et dans l'*obsequium* des cours universitaires bien réglées, certes, mais héritières des ténèbres d'un autre âge…

Olivier LAZZAROTTI